

aux besoins et aux aspirations d'un grand nombre, et nous ne saurions en douter, va jouer un rôle plein d'intérêt et d'utilité dans les classes ouvrières, en leur offrant une lecture doublement utile au point de l'intérêt et de la religion.

Tous les textes tirés de la Bible, des Pères de l'Eglise, etc., ont été soigneusement revus par des prêtres et des professeurs en théologie, et Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montréal a bien voulu lui donner sa bienveillante approbation.

— 000 —

Les Religieuses.— Charmant récit due à la plume féconde de Raoul de Navery.— Un volume in-12. Prix 2 francs. En vente chez tous les libraires

C'est l'histoire bien simple, traversée par bien peu d'incidents, d'une jeune fille élevée dans un couvent et qui, douée d'une intelligence supérieure et de facultés extraordinaires, reconnaît que la vie religieuse peut seule lui donner tout le bonheur qu'on peut trouver sur la terre.

Rentrée dans sa famille, elle trouve l'opposition la plus forte à sa vocation, surtout chez sa mère, qui, cependant, se croit pieuse. Tout en se pliant à toutes ces exigences, sans murmure et sans résistance, sa vocation ne fait que se développer de plus en plus.

Un moment vient où son mariage peut seul sauver sa famille d'une ruine complète. Elle se résigne ; mais, au moment où tous les apprêts étaient presque terminés, un grave accident met en danger la vie de sa mère, qu'elle soigne avec le dévouement le plus absolu. Touchée par une telle abnégation, sa mère cesse de s'opposer à son désir, et elle entre dans l'ordre le plus austère.

M. Raoul de Navery n'a pas seulement déployé dans ce nouvel ouvrage toute la magie de son style et les ressources de sa brillante imagination, mais une érudition bien rare. Elle (car c'est une dame) a profondément étudié les lettres de St Jérôme, et elle donne les détails les plus curieux et les plus intéressants sur cette abbesse Brosvita, qui, au treizième siècle, écrivait et faisait représenter dans son monastère des tragédies singulièrement belles et écrites dans le latin le plus pur.

Biographies

GALERIE NATIONALE

A. GERIN-LAJOIE

Il y a des hommes de valeur—en très petit nombre—qui mettent autant de soin à cacher leur mérite que d'autres se donnent de mal pour étaler leur médiocrité. M. Lajoie appartenait à cette première catégorie ; jamais nous n'avons rencontré dans la vie une personne plus modeste, plus prête à s'effacer, à laisser ses émules se mettre en lumière. Il semblait ignorer son talent, quoiqu'il eut conscience de sa force. Etait-il d'avis que la renommée—pour lui la glorieuse—ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'obtenir ? Nous inclinons à le croire. Mais son mérite devait percer, et le nom de M. Lajoie est depuis longtemps entouré d'une auréole. Comment concilier cet effacement volontaire, cette modestie avec cette réputation d'homme remarquable si bien fondée parmi nous ! Il a fallu un puissant ressort pour lancer en dehors de cette nature qui ne demandait que le calme où se complait le sage. C'est que M. Lajoie avait autant de patriotisme que de modestie. Il s'est livré chez lui un combat entre ces deux vertus, et le désir d'être utile aux siens l'emportant, l'a fait parfois sortir de son isolement.

I

Comme tous ses contemporains arrivés au succès, M. Lajoie a débuté dans la carrière avec la pauvreté pour compagne. Hélas ! les Canadiens d'il y a cinquante ans n'étaient pas riches, il est vrai que la fortune ne les a pas encore gâtés, mais le présent est à coup sûr bien plus doré que ne l'était le passé. Il

entra dans le journalisme, qui se ressentait de l'état général du pays. Lorsque la clientèle d'une feuille est peu nombreuse, les propriétaires ne font que de maigres rentes aux rédacteurs. M. Lajoie donnait donc à la *Minerve* [1845 à 1852] le plus solide de son talent, et ne recevait en échange que juste ce qu'il faut pour paraître nourri et habillé ! Le jeune écrivain ne regardait guère sa pauvre défroque. Les soucis de la politique, les angoisses patriotiques l'absorbaient, et il se demandait avec anxiété si M. Lafontaine, dont il était le disciple et l'admirateur, pourrait faire notre salut de l'Acte d'Union machiné pour notre perte ?

Le journalisme militant ne pouvait convenir longtemps à une nature aussi calme, aussi ennemie du bruit. Tout le portait vers l'étude, et ce fut une bonne fortune pour les lettres et la bibliographie canadiennes que l'entrée du jeune Lajoie à la Bibliothèque du Parlement. C'est comme bibliothécaire qu'il est moins connu, et c'est peut-être en cette qualité qu'il mérite le plus de l'être. Grâce à sa vive intelligence, il sut bientôt deviner les devoirs qui découlaient de ses nouvelles fonctions. Il comprit bien vite qu'un bibliothécaire n'est pas, comme certains gens ont encore ici la naïveté de le croire, une espèce d'automate qui connaît la place des livres sur les rayons, ni non plus un homme qui concentre son attention sur une des parties de la science à l'exclusion des autres. Non, M. Lajoie vit clair du premier coup d'œil qu'il jeta autour de lui. Il vit l'immensité de connaissances qu'il fallait acquérir pour devenir un bibliothécaire, et il eut la noble ambition de prétendre à l'universalité de la science dans la mesure de ce que peut embrasser l'esprit humain. En quelques années il put mettre au service du Parlement, au service des centaines de personnes qui, de tous les points du pays le consultaient, une science qui n'étaient jamais en défaut, et une complaisance que rien ne rebutait. Il était savant et bon comme un bénédictin.

Bibliographe et bibliophile, il connaissait et aimait les livres, les belles éditions, les éditions rares : les Alde, les Elzévir, les Etienne,